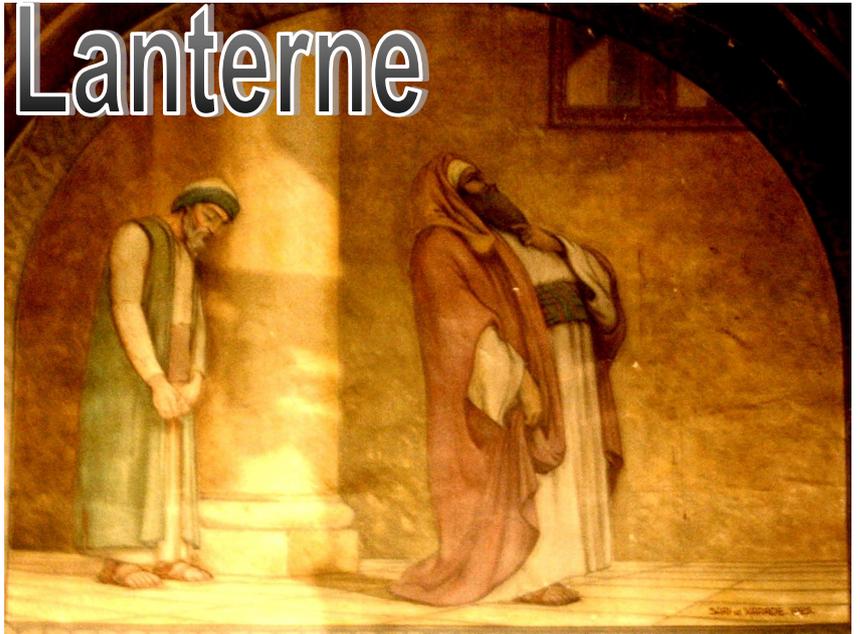




Une Lanterne



N°198

1° lecture

du livre de Ben Sira le Sage (Si 35, 15b-17.20-22a)

Le Seigneur est un juge qui se montre impartial envers les personnes. Il ne défavorise pas le pauvre, il écoute la prière de l'opprimé. Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin, ni la plainte répétée de la veuve. Celui dont le service est agréable à Dieu sera bien accueilli, sa supplication parviendra jusqu'au ciel. La prière du pauvre traverse les nuées. Tant qu'elle n'a pas atteint son but, il demeure inconsolable. Il persévère tant que le Très-Haut n'a pas jeté les yeux sur lui, ni prononcé la sentence en faveur des justes, et rendu justice.

Le sage Ben Sira (ou Ben Sirac : fils de Sirac) avait ouvert une école à Jérusalem vers 180 av. J-C. A cette époque, la Palestine était sous domination grecque depuis l'an 332 av. J-C. L'occupant grec était libéral. Mais cela ne durera pas longtemps : quelques années plus tard, il y aura les persécutions d'Antiochus Epiphane, qui a régné de 175 à 164 !

A l'époque de Ben Sira, le libéralisme ambiant avait aussi ses inconvénients : le contact entre les deux civilisations (grecque et juive) met en péril la pureté de la foi juive. En effet, beaucoup ont tendance à tout mélanger.

Notre époque moderne nous en donne un peu une idée, écrit M-Noëlle Thabut : nous aussi vivons dans un monde qui conduit à une sorte d'indifférentisme religieux où tout se passe comme s'il y avait un libre service des idées et des valeurs et que nous faisons chacun le choix de ce qui nous convient dans ce supermarché.

L'un des objectifs de Ben Sira est de transmettre la foi dans son intégralité si bien qu'on a, dans l'ensemble de son livre, une présentation de la foi juive dans sa pureté, telle qu'on la conçoit vers les années 180 avant notre ère.

Or, c'est déjà presque la fin de l'Ancien Testament ; ce qui veut dire que les réflexions de ce sage viennent au terme de la longue évolution de la foi d'Israël !

Nous retrouvons ici l'écho de ce que disait Samuel à Jessé, père du jeune David : *Les hommes regardent les apparences, mais Dieu regarde le cœur.* (1 S 16,7). Ben Sira en tire une conclusion : contrairement aux comportements humains - en général —, *Dieu ne défavorise pas le pauvre, il écoute la prière de l'opprimé. Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin, ni la plainte répétée de la veuve.* Il ira même jusqu'à écrire dans le passage que nous lisons (verset non retenu) : *Est-ce que les larmes de la veuve ne descendent pas sur sa joue [de Dieu] ?* Belle manière d'exprimer dans un langage poétique, cette tendresse divine penchée sur nos misères. Pour que nos larmes coulent sur la joue d'un autre, faut-il que ce dernier soit particulièrement proche ?

Le pauvre, l'opprimé, l'orphelin et la veuve, ces quatre situations ici énumérées, sont les quatre situations-type de pauvreté dans la société de l'Ancien Testament.

Ce sont les quatre catégories de personnes défavorisées que protège la Loi. Il n'empêche que si la Loi les protège, le regard des humains n'est pas toujours favorable pour les personnes en situation de précarité. Précarité (réelle et spirituelle) et prière sont liées car prier vient du verbe latin *precari*, et qu'on ne prie que quand on a pris conscience de sa pauvreté.

Psaume 33 (2 - *Alef*) Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.

(3 - *Beth*) Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !

(16 - *Aïn*) Le Seigneur regarde les justes,
il écoute, attentif à leurs cris.

(18 - *Çadé*) Le Seigneur entend ceux qui l'appellent :
de toutes leurs angoisses, il les délivre.

(19 - *Qof*) Il est proche du cœur brisé,
il sauve l'esprit abattu.

(23 - *Taw*) Le Seigneur rachètera ses serviteurs :
pas de châtement pour qui trouve en lui son refuge.

Le Psaume 33, dont nous ne lisons que quelques versets (ceux qui ont un lien avec le thème commun à la 1^o lecture et à l'Évangile), est un psaume « alphabétique ». Chaque verset commence par une lettre de l'alphabet (hébraïque) et dans l'ordre. (Ce qui correspond au verset 1 est la présentation du psaume, qui ne débute en fait qu'au verset 2). Ce verset donne le sens de cette prière : il est une action de grâce pour les bienfaits de Dieu de « A » à « Z » (de Alef à Taw, en hébreu). Ici, les bienfaits sont en lien avec le texte de Ben Sira.

Nous retrouvons ainsi l'idée de la proximité de Dieu, à laquelle s'ouvrent plus facilement ceux qui sont atteints par la souffrance.

Il aura fallu des siècles et des siècles pour que le peuple d'Israël découvre que « Dieu » n'est pas un guerrier, un juge méchant, un père fouettard, quelqu'un de lointain, mais qu'il est tout amour, toute miséricorde, un père qui aime ses enfants et marche avec eux.

Celui qui parle à travers le « Je » du verset initial, c'est le peuple. Il a connu maintes fois la souffrance, a fait l'expérience du cri, de la prière et a pu témoigner que, chaque fois, Dieu a suscité des hommes dont il avait besoin pour prendre son destin en main. Si le début de ce psaume est une louange, il faut donc lire tout le psaume comme une énumération de toutes les raisons de louer Dieu. (M-N. Thabut)

Évangile selon saint Luc (Lc 18, 9-14)

Jésus adressa la parabole que voici à certaines personnes qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient les autres.

« Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain (c'est-à-dire un collecteur d'impôts). Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même : 'Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes, voleurs, injustes, adultères, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne.' Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : 'Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !' »
Je vous le déclare : ce dernier redescendit dans sa maison, justifié, plutôt que l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »

Cette parabole a posé des questions ! Pendant longtemps, elle a porté de l'eau au moulin des chrétiens qui accusaient les juifs d'être prétentieux et d'avoir une piété trop rituelle. Pour calmer le jeu, certains ont prétendu qu'à l'origine du texte, Jésus s'en prenait aussi bien au pharisien qu'au publicain, disant que le publicain aurait dû surmonter sa honte et oser s'approcher au lieu de rester à distance. D'autres, pour éviter toutes sortes de questions, ont affirmé que cette parabole n'était pas de Jésus, car il n'aurait jamais risqué une telle caricature d'un Pharisien ... C'est pourquoi, il est préférable, écrit François Bovon, de méditer ce passage en pensant qu'il s'adresse à chacun, et d'entendre ce que le Jésus de Lc nous dit de Dieu.

Cette parabole étant propre au III^e évangile, il est indubitable qu'elle faisait partie du Bien propre que l'évangéliste a repris et adapté. En guise de commentaire personnel, il aura ajouté, comme il aime le faire, une sentence attribuée à Jésus. Pour cela, il a eu recours à ce dicton, enraciné dans l'Écriture (Ez 21,31), et qu'il a déjà utilisé en 14,11.

Si le passage précédent (évangile de la semaine dernière) invitait les chrétiens lassés de prier à persévérer dans leur supplique, il destine ce passage à ceux qui sont menacés par un autre danger, le péché d'orgueil spirituel.

Cependant, poursuit F. Bovon, cette parabole n'a pas été inventée par l'auteur du Bien propre. Ce passage s'inscrit dans ce que l'on sait de la vie du Jésus historique. Le Galiléen, en effet, a été attaqué pour ses contacts avec les collecteurs d'impôts (nommés publicains), jugés par les juifs comme étant des pécheurs publics, et il s'est défendu en invoquant et même en offrant avec autorité l'amour de Dieu qui veut sauver les pécheurs (cf. l'histoire de Zachée, en 19,1-10, que nous lirons dimanche prochain).

Sur les lèvres du Maître, le récit, lié à une situation conflictuelle, correspondait à une réaction polémique : il invitait les auditeurs à changer d'attitude et à s'en remettre à Dieu. Avec le temps, la parabole perdit sa relation immédiate à Jésus, et prit une coloration doctrinale : adressée par Jésus à un auditoire particulier, elle s'adresse maintenant, par le biais de l'évangéliste, à des chrétiens comme pour une sorte d'examen de conscience. Il veut leur faire comprendre qu'en agissant comme le fait le Pharisien de la parabole, ils s'isolent des autres et de Dieu !

Le portrait que les Evangiles tracent des pharisiens est peu flatteur. Matthieu est plus particulièrement cinglant à leur égard : on sent chez lui l'animosité des premiers chrétiens contre leurs plus redoutables adversaires. Lc apporte plus de nuances, écrit M. Piettre.

Les pharisiens tirent leur nom du mot hébreu *pérushim* qui signifie « séparés ». Ils formaient la secte savante et orthodoxe du judaïsme, se distinguant de la masse par leur connaissance des Ecritures, l'observance fidèle de la Loi à la virgule près, et une parfaite piété très rituelle.

Cependant, il faut noter chez eux une certaine ouverture d'esprit, une attitude accueillante en matière de doctrine et une acceptation des richesses de la tradition orale (au contraire des sadducéens).

Le fait que l'évangile rapporte que certains pharisiens, même des notables, aient invité Jésus à leur table, selon Lc, correspond à une réalité qui semble historique, réalité que confirment les Actes, en rapportant l'intervention du pharisien Gamaliel, en faveur des apôtres, dans une séance du Sanhédrin (Ac 5,34-39).

Ces invitations peuvent aussi refléter l'ouverture au christianisme naissant de certains pharisiens, et leur dialogue avec les responsables des premières églises !

Il n'en reste pas moins que la prière du pharisien que décrit la parabole, exprime un état d'esprit tout à fait conforme à celui que s'attribue Paul en parlant de son passé pharisien : « J'étais devenu irréprochable dans la justice qu'on trouve dans la Loi... ». Une attitude analogue est attestée dans un écrit rabbinique qui date des années 70 de notre ère dans la prière du pharisien Néchunja Ben Haqana : « *Je te rends grâce, Seigneur mon Dieu, de m'avoir donné une place parmi ceux qui siègent dans la synagogue et non parmi ceux qui s'assoient au coin de la rue. Certes eux et moi, nous marchons rapidement, mais moi je vais vite vers les choses de la Torah, tandis que eux, vont vite vers les choses vaines. Moi, je me fatigue et reçois la récompense ; eux, ils se fatiguent mais ne reçoivent rien du tout. Moi, je cours vers la foi du monde à venir ; eux, se précipitent dans la ruine.* »

Ce pharisien, comme celui de l'Evangile, peut s'attribuer un certificat de bonne conduite et même d'observance des exigences de la Loi. Le pharisien de Lc en rajoute même, car la Loi n'exigeait qu'un seul jour de jeûne par an, lors de la fête de l'Expiation. L'habitude des pharisiens de jeûner les mardis et jeudis, appartenait à ces excès de zèle dont ils avaient chargé les préceptes de piété. Ainsi pouvaient-ils se situer parmi les modèles de vertu.

On appelait « publicains » tous les agents du fisc, les collecteurs d'impôts, les receveurs de péages, les administrateurs des biens publics, qui étaient chargés de recueillir les différents tributs imposés au peuple juif, en Palestine, par l'Etat romain. Ils avançaient la totalité des sommes dues et se remboursaient en augmentant les taxes, pour leur rémunération personnelle (comme les fermiers généraux de l'Ancien Régime, en France). C'est pour cela que les publicains étaient honnis : ils travaillaient pour le compte de l'occupant et on les traitait de voleurs parce qu'on estimait qu'ils tiraient de larges profits de leur fonction. C'est l'un d'eux qui est mis en scène, avec une prière dont l'attitude et les mots expriment une profonde humilité. La conclusion est dans ligne du III^e évangile : elle rappelle le « Il disperse les orgueilleux, il élève les humbles » du magnificat. (M. P.)

Homélie pour le 30° dimanche du temps ordinaire (le 27 ; 9h : Bizanet)

Après avoir écouté ce texte de l'Évangile, nous avons toutes les raisons de croire que ce que dit le Pharisien est vrai : Dieu, sous le regard de qui il se met, sait mieux que lui ce qu'il est. Cet homme ne peut pas lui mentir. Il n'a jamais volé personne, ni trompé sa femme, ni commis une quelconque injustice. Il a observé les commandements de Dieu, il a fait même plus, car jeûner deux fois par semaine n'était pas obligatoire et payer la dîme n'était exigé que pour les plus gros salaires. Tout ce que dit le Pharisien est donc juste, jusque dans son humilité : il ne s'attribue aucun mérite, il reconnaît qu'il doit tout à Dieu puisqu'il lui rend grâce d'être ce qu'il est !

Pourtant, il est totalement injustifiable aux regards de Jésus. Pourquoi ? C'est que ce Pharisien, totalement juste aux yeux de la Loi, manifeste dans sa prière qu'il n'aime personne : tous les autres sont « *voleurs, injustes et adultères* », dit-il. Il n'a que du mépris pour eux. Cet homme n'aime pas les autres, il aime simplement être supérieur à eux. Lui qui accomplit la loi jusqu'au bout, et encore davantage, est en vérité totalement faux. Il a tout faussé, tout perverti, allant jusqu'à attribuer à Dieu le mérite d'avoir fait de lui un modèle de vertu. Son orgueil s'est habillé d'humilité : c'est le comble de la perversité. Il s'est mis hors d'atteinte de Dieu et hors d'atteinte des autres.

Pourtant, cet homme est monté au Temple pour prier ! Oui mais sa prière consiste uniquement à se contempler lui-même en Dieu. Autrement dit, entre Dieu et lui, il a placé un miroir dans lequel il se reflète et où il aime se regarder. Il se réjouit d'être ce qu'il est, il jouit de lui-même. Ce Pharisien s'est servi de la Loi pour s'adorer lui-même. Il s'est coupé de la source de l'Amour. Il a beau être juste selon les lois religieuses, il ne cherche à mener personne à Dieu. Il les mène à lui.

Ce comportement est d'autant plus pervers qu'il est très difficilement détectable. Tout semble juste et pourtant tout est faux. Nous avons aujourd'hui, comme au temps de Jésus, à lutter contre notre propre pharisaïsme. Nous avons à nous souvenir, comme le dit saint Paul que « *j'aurais beau parler toutes les langues des anges et des hommes, j'aurais beau donner tous les biens aux pauvres, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour je ne suis qu'un cuivre qui sonne ou une cymbale qui retentit* ».

Passons au Publicain. Son propre peuple le traite de pécheur public parce qu'il empoche pour son propre compte une partie des impôts qu'il collecte pour Rome ? Pourquoi alors, Jésus le déclare-t-il juste ? Tout simplement parce qu'il ne se prend pas pour un modèle, qu'il ne regarde pas les autres de haut et que, pendant sa prière, il n'ose pas lever les yeux vers le ciel. Il ne se compare à personne, trop conscient de sa pauvre condition de pécheur pour penser à ce que font les autres. Le Publicain est un homme blessé qui supplie Dieu de lui être favorable malgré ce qu'il est... et qui peut-être ne changera jamais. Il en appelle à Dieu pour le sauver.

Or, Dieu qui ne peut rien pour celui qui a une pierre comme le Pharisien, répond toujours à celui qui avoue son état intérieur : « *Il est proche du cœur brisé, il sauve l'esprit abattu* », dit le Psaume 33. Le Publicain n'a rien d'un juste ni à ses propres yeux, ni aux yeux de tous. Il est juste uniquement pour Dieu, parce qu'il reconnaît ce qu'il est en vérité. Le Pharisien rendait grâce pour ce qu'il n'était pas, le Publicain implore la miséricorde pour ce qu'il est !

Ainsi ne suffit-il pas de rendre grâce à Dieu pour les dons qu'il nous a faits, encore faut-il les mettre au service d'autrui. Le pharisien, lui, ne servait que lui-même. Toutes les qualités du monde si elles ne servent qu'à "moi" ne peuvent jamais rien produire d'autre qu'un comportement mortifère, écrasant pour les autres. Dieu préfère un pauvre pécheur qui reconnaît ses torts et qui peut-être ne peut même pas se convertir, à un orgueilleux plein de vertu ! Car l'orgueil nous emprisonne sur nous-mêmes, tue les relations humaines et toutes les vertus. Le juste reconnaît que sans Dieu - autrement dit sans l'Amour - il n'est rien et ne peut rien faire de bon. Or, elle est là, sa chance, sa graine de salut !